

Chronique littérature

Par Guillaume Chérel

La Serpe

De Philippe Jaenada.



Rentrée "littéreur" -
Quand Jaenada se Colombise.

La chance de connaître Philippe Jaenada. Nous avons le même âge et je l'ai souvent croisé aux fêtes du Prix de Flore, ou au Salon du Livre. J'ai lu certains de ses livres, ai même écrit sur quelques-uns d'entre eux.

Il est, avec Serge Joncour, pour des raisons différentes, un des auteurs de ma génération dont je me sens le plus proche. Bien que nos styles et nos livres soient très différents. Nous avons commencé à publier quasiment en même temps, ça crée des liens.

Ils ont eu des prix littéraires, Joncour a été adapté au cinéma, Jaenada a un club de fans beaucoup plus large que le mien. Ils sont plus connus que moi et vendent plus de livres mais je ne suis pas jaloux, ni envieux (au contraire de Mikonos, Moite et Belvédère qui m'agacent parce qu'ils jouent des rôles) : je ne suis pas en concurrence. Il ne s'agit pas de compétition, plutôt d'émulation. Leurs succès me motivent et je suis content pour eux. J'aime leur parcours, leurs personnalités, leur travail.

Ils sont sincères, solitaires, singuliers, ce sont des écrivains qui bossent dur sans se prendre trop au sérieux.

Or donc, les principaux **prix littéraires de l'année 2017** ont été décernés (concernant l'Interallié, depuis qu'il n'est plus attribué à un journaliste... par des journalistes, il n'a plus grand intérêt). On va (enfin) pouvoir parler littérature. Et le **prix Femina** a été attribué à **Philippe Jaenada** pour « **La Serpe** », une somme de 650 pages qui ravira ses fans déjà nombreux(es).

Un mot, tout de même, sur la partie business de la rentrée littéraire.

Si l'on regrette que la mafia GalliGrasSud (qui a remplacé feu GalliGrasSeuil) truste les deux grands prix (**Goncourt** et **Renaudot**), louons le fait que la France soit le seul pays au monde où un écrivain puisse être à la Une de l'actualité, et où un demi-millier de romans déferle à chaque rentrée.

Cette course aux bons points (qui revient à dire : « regarde, maman, j'ai fait un beau dessin ! ») a beau paraître pathétique, l'obtention d'un prix multiplie les ventes et peut changer la vie de nombreuses personnes. Last but not least, sachez que vous aurez plus de chance de décrocher la timbale si vous écrivez un roman sur le nazisme et/ou la Guerre 14-18 que sur un fait divers qui a eu lieu il y a une cinquantaine d'années.

Ce chameau de **Philippe Jaenada** s'y est risqué, et a malgré tout charmé ces dames du **Femina** (plus le même prix depuis que la grande **Régine Deforges** n'en fait plus partie, mais bon...) avec une sordide histoire de meurtres.

Les américains ont eu **Truman Capote** (lire **De sang-froid**). Nous avons **Philippe Jaenada**, le nouveau **Colombo** de l'enquête littéraire à la française.

A propos, puisque cet ancien matheux est rigoureux dans ses recherches, précisons qu'il ne s'agit pas d'un « roman », comme son éditeur (**Julliard**) voudrait nous le faire croire, mais d'une enquête littéraire, un reportage très

bien écrit : genre très prisé chez les anglo-saxons. Le mot « roman » semble vidé de son sens, décidément. Heureusement, le mot « littérature » résiste, lui. Et de la littérature, lorsqu'on ouvre un **Jaenada**, il y en a. Et de la bonne !

Quand on a lu un **Jaenada** (comme on dit d'un Bukowski, d'un Fante ou d'un Harrison) on devient addict. C'est à ça qu'on reconnaît un écrivain : il a un style, une voix reconnaissable entre mille.

Philippe Jaenada a tellement d'esprit, il est tellement drôle et subtil, plume en main (oralement aussi d'ailleurs, en plus roots) qu'il semble pouvoir tout écrire avec talent : un éloge funèbre, le discours du Nobel de littérature ou celui d'un préfet de province, comme la dernière réclame Lidl. Il nous arracherait un sourire. Il écrirait dans Voici que... Ah ! bon, c'est son métier ? C'était, alors, car bientôt il n'aura plus besoin de « travailler »...

Bref, **Jaenada** peut nous passionner en racontant l'angoisse qu'il éprouve lorsqu'il constate qu'un des pneus de sa voiture de location risque d'éclater. Un autre auteur tomberait dans la banalité. Avec **Jaenada**, la perte d'un bouton de culotte devient une tragédie épique, ou un sketch à l'humour anglais. Tout en finesse.

Oui, **Jaenada** est agréable et facile à lire. Il se déguste. C'est d'ailleurs cette facilité-là qui pourrait devenir son unique défaut. Il a parfois tendance à tirer à la ligne. Notamment en versant dans le **name-dropping** (citer des noms connus, amis le plus souvent, dont tout le monde se fichera dans trente ans).

On le préfère quand il se livre, dévoile sa sensibilité, sa féminité, en l'occurrence. Au sens où Catherine Deneuve évoquait la féminité de Gérard Depardieu. Un **Jaenada** qui écrit des livres de plus en plus épais, au fur et à mesure qu'il grossit et gagne en lectorat. Loin de nous l'idée d'avancer, comme le fit récemment, dans un train, **Eric-Emmanuel Schmidt** (*voir article du Monde*), qu'on ne peut décemment pas infliger plus de 200 pages au grand

public... Il s'agit de suggérer à son éditeur de couper dans le lard, de dégraisser un peu.

Venons-en au livre, La Serpe.

Un matin d'octobre 1941, dans un château sinistre au fin fond du Périgord, **Henri Girard** appelle au secours : dans la nuit, son père, sa tante et la bonne ont été massacrés à coups de serpe. Il est le seul survivant. Toutes les portes étaient fermées, aucune effraction n'est constatée.

Dépensier, arrogant, violent, le jeune homme est l'unique héritier des victimes. Deux jours plus tôt, il a emprunté l'arme du crime aux voisins. Pourtant, au terme d'un procès retentissant (et trouble par certains aspects), il est acquitté et l'enquête abandonnée. Alors que l'opinion publique reste convaincue de sa culpabilité, Henri s'exile au Venezuela, où il dilapide l'héritage... Ce qui peut le rendre encore plus soupçonnable.

Il rentre en France en 1950 avec le manuscrit du Salaire de la peur, écrit sous le pseudonyme de **Georges Arnaud**.

Jamais le mystère du triple assassinat du château d'Escoire ne sera élucidé, laissant planer autour d'**Henri Girard**, jusqu'à la fin de sa vie (qui fut complexe, bouillonnante, exemplaire à bien des égards), un halo noir et sulfureux.

Jamais, jusqu'à ce qu'un écrivain têtu et minutieux s'en mêle... Un fait divers diabolique qu'aurait pu adapter **Henri-Georges Clouzot**, réalisateur du **Salaire de la peur**, à qui **Jaenada** taille un short, notamment pour avoir assassiné l'excellent roman d'**Arnaud**, en tirant en plus la couverture à lui.

Plus grave et profond qu'il n'y paraît (comme **Peter Falk** jouant l'inspecteur **Colombo**) **Philippe Jaenada** s'est plongé dans les archives, dont il nous fait (parfois trop ?) largement profiter.

Et reconstitue l'enquête, en dénichant des indices ténus, qui nous suggèrent qui pourrait être le coupable. Résolvant ainsi une énigme que n'aurait pas négligée un autre **Clouzot**... L'inspecteur créée par la grande **Agatha Christie**.

Personnellement, l'enquête en elle-même m'a laissé froid. J'ai pris mon pied dans ses digressions, sa spécialité, avec l'art de la parenthèse, qu'il partage avec **Enrique Vila-Matas**, auteur espagnol... pardon ! **Catalan**, qui lui aussi retombe toujours sur ses pattes et a beaucoup d'humour.

A quand un vrai polar d'imagination écrit par **Philippe Jaenada** ?
La Serpe, de Philippe Jaenada, 650, p, 23 €, Julliard (Prix Femina 2017).

Guillaume Chérel

Relecture : Pascale Barbey.